

collection *présent (im)parfait*

Fanny Garin
études d'une jument

L'autrice a bénéficié du soutien de la bourse Chenouard
de création de poésie, remise par la SGDL, pour écrire ce livre.

© éditions isabelle sauvage, 2026
13, place Charles-de-Gaulle 29600 Morlaix
ISBN : 978-2-490385-64-5
ISSN : 2275-3893

éditions] isabelle sauvage

« Le plaisir du texte : tel le simulateur de Bacon, il peut dire :
ne jamais s'excuser, ne jamais s'expliquer. Il ne nie jamais rien :
“je détournerai mon regard, ce sera désormais ma seule
négation” ».

Le plaisir du texte, Roland Barthes

A woman in the sun, Edward Hopper,
huile sur toile, 101,9 x 152,9

une jument un jour, une jument parfois, fut nommée la gana.
l'étalon, souvent, fut appelé baron mychkine, ou alors, allez savoir
pourquoi, quand le texte enflerait, mon mychkine

alors le maître teyl tournait autour du ventre de la jument, se demandant si sa combine avait marché, si le baron mychkine était entré en elle, l'avait bien *pénétrée* (car la gana se trouvait être une nuit totale, une forêt d'épicéas malades, et parfois même, l'ombre éclatante d'une femme); nous-mêmes n'avions rien vu, nous étions pris par le sommeil, nous dormions, oui; or, l'accouplement paraît-il, se déroule ou s'écoule dans la nuit noire et pleine, dans la fureur évidemment, dans la fureur et dans le bruit évidemment; ceci même les idiots même les aveugles le sentent; et même moi, à cette époque, depuis ce sourd sommeil inconséquent, inconsciemment je l'ai senti

et cependant, si je me souviens bien, le ventre de la gana était un tas de bois qui se tassait, elle sentait, je le crois (du moins je le sentais alors, tandis qu'en cette journée d'octobre je me trouvais, allongée, à écouter mon propre corps qui s'effritait), les morceaux qui, progressivement, délicatement, se percutaient, se défaisaient et s'effritaient jusqu'à former une mélasse qui gonflait, gonflerait plus encore (sans exploser pourtant de sang sur la porcelaine blanche, jaunie, ternie de temps & pisse – porcelaine, porcelaine – comment pouvais-je alors savoir, moi, idiot, qu'il s'agissait de porcelaine, je me le demande aujourd'hui, si ce n'est le mot porc, grandissant dans ma tête étouffant son petit) mais que le maître teyl ne verrait pas ou jamais *entièrement*; je parle ici de cette mélasse qui s'amplifiait; certains ne s'intéressent pas aux signes du corps, ils ne veulent pas du corps dans les poèmes, ils veulent des lettres et des outils; ils ne voulaient de cette trentaine de côtes qui comme du bois très légèrement se soulevaient (les côtes, ces os plats du thorax, de forme courbe, qui s'articulent sur la colonne vertébrale et le sternum), et même ici, depuis ce beau grenier (ou partie la plus haute sous les combles), je finirai naturellement par égarer la trace de la jument dans sa forêt d'épicéas malades, par ne rien voir de la gana de couleur baie, devenue peu à peu

simple silhouette sur une plage noire et blanche ; suite de lettres
et de g et de a et de n et de a ; ou possible poème longiligne un
peu long bien trop long

la seule certitude *poétique* étant, pour l'heure, le point final dans
son opacité, son silence passager

oui, voici un ingrédient de ce poème

il y a de ces jours

où la gana frappait, mordait. il y a de ces jours où elle s'était
calmée, elle broutait, dissolue, empêchée, satisfaite, comment
savoir quand rien ne se voyait, les herbes rejoignaient l'intérieur,
puis sortaient et sortaient et sortaient, elle était calme, elle me
suivait puis me mordait ; maintenant ce doit être pareil ; branches
brisées hautes herbes, pimprenelles et orties, silènes enflés aux
ventres ronds trop ronds (comme une poche à exploser dissoudre
pour le liquide qui sort et qui soudain brillait) – je me souviens
aussi de la fumée blanchâtre de l'étalon, cette brillante fumée
s'échappant des naseaux du cheval qui broutait ou humait en
un geste, se projetait dans le froid auroral jusqu'à nous, toi, elle

pour commencer je me souviens très simplement de ça

il fut aussi un jour

où nastassia échoua dans mon poème, par cette phrase qu'un personnage (depuis lors supprimé) prononça : « nastassia, tu es folle, voilà la vérité » ; mais vite, par légère méchanceté (et sans songer à l'impact de cette vilaine phrase sur nous), le personnage nous révéla que la métamorphose n'avait eu lieu, que nastassia ne prenait forme mais se vidait comme du bétail, une bécasse des bois, oui, en tant que figure simple et primitive de ce poème

et maintenant que la gana avale consciencieusement de l'herbe simple et verte que l'on ne voit bouger en elle (elle se verra bientôt haïr le paysage de pins très noirs), il ne reste plus à maître teyl qu'à prendre la route de chez lui, retrouver sa maison dévorée de chevaux, juments, poulains, pouliches, images sous verre, bibelots de bois ou de fer, qui s'accrochent, ces toiles où posent immobiles des chevaux, à des papiers peints sur lesquels galopent, bien sûr, minutieux et furieux, quelques chevaux de trait ou presque, sous un ciel qui est beige, percé de nuages bruns. et tout, dans la maison de maître teyl, se trouve avoir (ou avoir pris au fil du temps) une teinte marron, beige, crème, baie, foin – sauf cet étrange portrait d'enfant accroché dans un coin du salon, figuré dans des teintes et turquoises et rouquines (maître teyl aurait-il donc un jour procréé?)

peu importe, le canapé en cuir est crème et la sculpture de jument brune, les yeux de teyl emplis de boue ou vase que l'on observe comme des trous, son pantalon d'un bois extrêmement sombre à peine verdi

qu'il arrache distraitement à la ronce, tandis que nastassia repousse, respirant de sa longue langue et rose, la porte d'un appartement aux portes vertes, elle-même toujours vêtue de ce vert misère, nastassia, pour atteindre le dehors, le ciel, l'étoile, l'ortie, l'anis, le sexe